

DIAMANT

CE QUI BRILLE ATTIRE AUSSI LES COUTEAUX.



PATRICE HUETZ

Les Conquérants du Pognon — Le Diamant Bleu

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

PRÉCÉDEMMENT DANS LES CONQUÉRANTS DU POGNON

Le nouveau millénaire. Victor Kane a compris avant tout le monde : le silicium est le nouveau pétrole. De Taipei à la Silicon Valley, il a orchestré des acquisitions hostiles qui ont fait trembler le NASDAQ.

Li Mei Chen, ingénieure chinoise brillante, a été son grand amour — mais elle a refusé de quitter la Chine. Quand la bulle internet a explosé, Victor était prêt. Il a multiplié sa fortune par quatre pendant que les autres perdaient tout.

Mais le coût a été terrible. Pour financer ses acquisitions, il a détruit Rossi Pelletterie par une OPA hostile. Roberto Rossi s'est suicidé. Sa fille Sofia avait 18 ans.

Ce que vous devez savoir :

Victor Kane : 51 ans, fortune de 12 milliards \$, roi des semiconducteurs

Son empire : Usines de puces à Taïwan, participations tech mondiales

Ses alliés : Marcus Stein, réseaux asiatiques

Ses ennemis : Abdullah, Elena Voss, fantôme de Roberto Rossi

La femme : Li Mei Chen — restée en Chine, amie à distance

La question en suspens :

Les diamants sont éternels. Mais à quel prix s'achète l'immortalité?

PARTIE I : LA MINE

| « *Les diamants sont éternels. Les trahisons aussi.* »

Chapitre 1 : Le Dernier Cartel

Londres, janvier 2005.

La neige tombait sur New Bond Street comme une bénédiction sur les riches — ces flocons immaculés qui ne souillaient jamais les trottoirs de Mayfair, balayés par une armée invisible de concierges et de portiers avant même d’avoir eu le temps de fondre. C’était une neige de carte postale victorienne, parfaite et irréaliste comme tout ce qui touchait à ce quartier où le prix au mètre carré dépassait les 100 000 livres. Victor Kane observait les cristaux de glace danser dans la lumière des réverbères en fer forgé du XIXe siècle, fondant contre la vitre blindée de sa Maybach 62 — 520 000 dollars, intérieur cuir nappa blanc cousu main, système audio Burmester à 12 000 dollars qui diffusait en ce moment du Chopin, blindage niveau B6 capable de résister aux balles de calibre 44 et même aux grenades à fragmentation — garée devant l’entrée discrète de Sotheby’s. Le moteur V12 ronronnait au ralenti, consommant 3 euros de carburant par minute, parce que Victor Kane n’attendait jamais dans une voiture froide.

À cinquante et un ans, Victor Kane avait accumulé une fortune de dix-huit milliards de dollars, selon le dernier classement Forbes. Il contrôlait quatre-vingt-sept pour cent du marché mondial des wafers de silicium — ces minces tranches de cristal qui constituaient le cœur de tous les ordinateurs et téléphones de la planète. Il avait

conquis quatre continents, brisé des dynasties industrielles, et enterré trois ennemis qui avaient cru pouvoir le défier.

Mais ce soir, dans cette Maybach qui valait plus que certains immeubles londoniens, enveloppé dans un costume Brioni à 8 500 euros et contemplant cette neige de conte de fées, Victor Kane s'ennuyait.

L'ennui était son ennemi le plus redoutable. Plus dangereux que les rivaux, plus insidieux que la fatigue, plus destructeur que n'importe quel revers de fortune. L'ennui le poussait à prendre des risques — et les risques, dans son monde, pouvaient coûter des milliards.

« Monsieur Kane, nous sommes arrivés. »

Marcus, son chauffeur depuis douze ans — un ancien des Special Air Service britannique, 120 000 livres par an plus logement — avait prononcé ces mots avec la déférence qu'on réserve aux monarques. Victor ajusta sa montre, une Patek Philippe Calibre 89, estimée à 6 millions de dollars, l'une des montres les plus compliquées jamais créées — 1 728 composants, 33 complications horlogères, dix ans de travail pour un seul exemplaire — et descendit dans le froid britannique.

Le portier de Sotheby's s'inclina si bas qu'on aurait pu croire qu'il priait. Victor traversa le hall de marbre sans lui accorder un regard. Il connaissait cette maison de ventes par cœur : c'était ici qu'il avait acheté sa première toile de Francis Bacon en 1998, pour 47 millions de dollars. Une bagatelle.

La salle de vente privée occupait le troisième étage — accessible uniquement par un ascenseur privé tapissé de soie damassée bordeaux, surveillé par deux gardes en costume sombre dont les oreillettes trahissaient une formation aux services de sécurité des plus hautes sphères. Trente-deux fauteuils de cuir Connolly disposés en arc de cercle, chacun valant 8 000 livres et équipé d'une tablette discrète pour les enchères confidentielles, un éclairage étudié par le même designer que Cartier et la Place Vendôme pour révéler l'éclat

des pierres sans éblouir les acheteurs, et un silence que seuls les très riches peuvent s'offrir — ce silence épais, presque tangible, qui enveloppe les lieux où l'argent circule par centaines de millions. Victor reconnut quelques visages : Heinrich von Schiller, l'héritier de la fortune pharmaceutique allemande, accompagné d'une blonde qui aurait pu être sa fille ou sa maîtresse — probablement les deux. Mei Ling Wong, la collectionneuse hongkongaise qui avait dépensé 280 millions en jade impérial l'an dernier. Et, assis au premier rang, un homme qu'il ne connaissait pas mais dont la posture trahissait le désespoir.

Un aristocrate britannique, estima Victor avec la précision d'un anthropologue étudiant une espèce en voie de disparition. Costume Savile Row — un Anderson & Sheppard reconnaissable à ses épaules naturelles et ses revers étroits — trop large d'au moins une taille, ce qui signifiait qu'il avait maigri de dix kilos en quelques mois, donc perdu de l'argent et probablement le sommeil qui va avec. Chevalière armoriée à l'auriculaire gauche, geste nerveux vers la flûte de champagne Krug Grande Cuvée qu'il vidait et remplissait compulsivement. Soixante-dix ans, peut-être plus, le visage marqué par des décennies de whisky et de déceptions. Et surtout, ce regard : celui d'un joueur qui mise sa dernière carte dans un casino où la maison gagne toujours.

« Mesdames et messieurs, bienvenue à cette vente exceptionnelle de la collection Harrington. »

Le commissaire-priseur — un homme sec au visage de hérisson, vingt-huit ans d'expérience chez Sotheby's, formé à Cambridge et aux archives du Victoria and Albert Museum — présenta le premier lot avec la révérence qu'on accorde aux reliques sacrées. Un collier d'émeraudes colombiennes de 47 carats ayant appartenu à la duchesse de Windsor, cette Américaine divorcée pour qui un roi avait renoncé à son trône en 1936. Estimation : 3,8 millions de livres sterling, frais d'acheteur non compris.

Victor ne broncha pas. Les émeraudes l'ennuyaient. Trop vertes, trop prévisibles.

Les lots se succédèrent pendant une heure. Rubis birman, saphirs de Ceylan, un bracelet art déco signé Cartier qui partit à 12 millions de dollars à Mei Ling Wong. L'aristocrate du premier rang ne bougea pas une fois, mais Victor remarqua ses poings serrés, ses jointures blanches.

« Et maintenant, le lot 47, pièce maîtresse de cette soirée. »

Les lumières se tamisèrent. Un projecteur unique illumina le piédestal central. Et Victor sentit quelque chose qu'il n'avait pas ressenti depuis longtemps : le désir.

Le diamant rose reposait sur un coussin de velours noir. Douze carats d'une pureté absolue, une couleur que les gemmologues appelaient « Fancy Vivid Pink » — la plus rare, la plus précieuse. Il brillait avec l'éclat d'un rêve impossible.

« Le Diamant de Bombay, » annonça le commissaire-priseur avec une gourmandise non dissimulée. « Découvert en 1742 dans les mines de Golconde, ayant appartenu successivement au Nizam de Hyderabad, à la famille royale britannique, et enfin à Sir Reginald Harrington, cinquième du nom. Estimation : 7 à 9 millions de livres. »

L'aristocrate du premier rang ferma les yeux. Victor comprit : c'était lui, Harrington. Il vendait l'héritage de sa famille.

Les enchères commencèrent à 7 millions de livres. Heinrich von Schiller monta à 7,5. Un enchérisseur téléphonique poussa à 8. Mei Ling Wong, avec un sourire carnassier, atteignit 8,8.

Victor observait. Il n'avait aucune intention d'acheter ce diamant. Mais il voyait quelque chose que les autres ne voyaient pas : une opportunité.

Le marché des diamants rares était sous-exploité. Les grandes maisons — De Beers, Alrosa, Rio Tinto — contrôlaient les pierres industrielles et de joaillerie courante. Mais les pierres d'exception ? Elles échappaient au système. Pas de monopole, pas de cartel